

T R A V E L L I N G J
Revue bimestrielle de cinéma et de télévision

REDACTION 8, av. Victor Ruffy - 1012 Lausanne
ADMINISTRATION Case postale 1296 - 1002 Lausanne-St-François
PUBLICITE Nouvelle Société de publicité générale
36, rue St-Martin - 1000 Lausanne

Rédacteur en chef Marcel LEISER
Administrateur François PASCHE
Editeurs M. Leiser + F. Pasche
Impression Médecine et hygiène, Genève
Maquette Jean-Philippe Berney

ABONNEMENTS Tarifs pour cinq numéros
Suisse fr. 10.-- Autre pays fr.s. 12.50
France 12 F 50 PRIX DU NUMERO fr. 2.50

Les anciens numéros de TRAVELLING J peuvent être commandés à notre administration au prix de fr. 2.-- l'exemplaire. Numéros épuisés : 1 à 5, 9, 13, 16 à 18.

Pour la Suisse, les versements sont à effectuer au compte de chèques postaux du GROUPE D'ETUDE DU FILM, à Lausanne : c.c.p. 10-130 25. Prière de mentionner au dos du bulletin à partir de quel numéro l'abonnement doit être servi. Etranger : paiement par mandat postal international.

Les abonnés dont l'abonnement prend fin avec ce numéro recevront notre prochaine parution contre remboursement, à moins qu'ils n'aient entre-temps manifesté le désir de ne plus recevoir notre revue ou qu'ils aient renouvelé leur abonnement. Aucun envoi contre remboursement n'est fait à l'étranger.

Nous prions nos abonnés de bien vouloir nous communiquer en temps utile leurs éventuels changements d'adresse, afin de nous épargner des recherches parfois longues et difficiles.

Pour l'illustration de ce numéro, nous remercions : Agfa-Gevaert, Belgique; Cinéma du Bourg, Lausanne; Cinéma Marginal Distribution, Lausanne; Idéal Film, Genève; Monopole Pathé, Genève; Régina Films, Genève; Bernard Romy, Twentieth Century Fox, Genève; Unifrance Films, Paris;

Les articles n'engagent que leurs auteurs. Reproduction interdite sans accord préalable.

UNE CROIX dans le carré ci-contre
indique que votre abonnement prend
fin avec ce numéro

NOS COUVERTURES :
JE T'AIME JE T'AIME d'Alain Resnais
et LES TROIS REGARDS, court métrage de Marcel Leiser (Claudette Borgeaud,
Christiane Membrez et Gianni Biaggi)

UQ 616: 4-29

TRAVELLING J

(1968-1971)

NUMERO 21 - MAI-JUILLET 1968 - CINQUIEME ANNEE

SOMMAIRE

CINEMA FRANÇAIS

- 1 Editorial
- 5 Entretien avec René Allio
- 10 Le théâtre et son double, par Robert Millié
- 13 Tourner avec Jean-Luc Godard, par Michel Semeniako
- 16 Godardorama, par François Albéra

TELEVISION

- 25 Entretien avec Marcel Bluwal
- 28 La double inconstance, découpage (extrait)

FESTIVAL

- 31 Knokke-le-Zoute, par Marcel Leiser

CARNET CRITIQUE

- 35 Alice in Johnsonland (The Big Mouth)
- 37 Sur plusieurs plans (Persona)
- 39 Paris n'appartient à personne (Paris nous appartient, La Religieuse)
- 42 Les Pieds-Nickelés en Amérique (Bonnie and Clyde)
- 44 Près du Vietnam (Avoir Vingt Ans)

- 3 Cotations
- 4

29 86 - 268

GP flash du Prince.

Silvia (suite du plan précédent) : ... JE VOUS EN FAIT UN SERMENT PAR...

Paan rapproché du Prince; en premier plan, Silvia floue.
Le Prince : ARRETEZ, SILVIA; N'ACHEVEZ PAS VOTRE SERMENT, JE VOUS EN CONJURE.

Silvia (suite du plan précédent) : VOUS M'EMPECHER DE JURER ? CELA EST JOLI; J'EN SUIS BIEN AISE.

GP du Prince, seul.
Le Prince : VOULEZ-VOUS QUE JE VOUS LAISSE JURER... CONTRE MOI ?

Pano droite filé partant de la paroi floue sur Silvia. Un temps.
Silvia : CONTRE VOUS! EST-CE QUE VOUS ETES LE PRINCE ?

Plan d'ensemble très sombre du Prince et de Silvia, face à face, de profil.

Le Prince : OUI SILVIA; JE VOUS AI JUSQU'ICI CACHE MON RANG, POUR ESSAYER DE NE DEVOIR VOTRE TENDRESSE QU'A LA MIENNE; JE NE VOULAIS RIEN PERDRE DU PLAISIR QU'ELLE POUVAIT ME FAIRE. A PRESENT QUE VOUS ME CONNAISSEZ, VOUS ETES LIBRE D'ACCEPTER MA MAIN ET MON COEUR; OU DE REFUSER L'UN ET L'AUTRE. PARLEZ SILVIA.

Silvia : AH! MON CHER PRINCE, J'ALLAIS FAIRE UN BEAU SERMENT! SI VOUS AVEZ CHERCHE CHERCHE LE PLAISIR D'ETRE AIME DE MOI, VOUS AVEZ BIEN TROUVE CE QUE VOUS CHERCHIEZ; VOUS SAVEZ QUE JE DIS LA VERITE, VOILA CE QUI M'EN PLAIT.

Le Prince : NOTRE UNION EST DONC ASSUREE.

(Découpage reproduit avec l'aimable autorisation de Marcel Bluwal.)

LA DOUBLE INCONSTANCE, film français de télévision de Marcel Bluwal, d'après la pièce de Marivaux (1723). Photographie : André Bac (Easman-color, 35 mm). Cameraman : Lucien Msika. Son : Maurice Téoul. Costumes : Anne-Marie Marchand. Montage : Jean-Claude Huguet. Script-girl : Paulette Lirand. Assistants-réalisateurs : Jean-Pierre Manquillet, Hélène Monteuil. Musique : Padre Antone Solare (prêtre espagnol du XVIIe), soliste : Jean-Pierre Rampal, flûte (disques Philips). Interprétation : Danièle Lebrun (Silvia), Judith Magre (Flaminia), Jean-Pierre Cassel (le Prince), Claude Brasseur (Arlequin), Pierre Vernier (Trivelin), Evelyne Dandry (Lisette), Jean Obé (le Seigneur). Tournage en décors naturels du 19 octobre au 6 décembre 1967 dans un château de la région de Nîmes et en Camargue. Durée : 1h 55 mn. Production : ORTF, 1967. Première diffusion : 20 avril 1968, 2ème chaîne.



La Compétition internationale du film expérimental, organisée au début de l'année à Knokke-le-Zoute pour la quatrième fois depuis 1949 par la Cinémathèque royale de Belgique, a permis de voir quelle était la situation d'un art qui prétend refuser les formes conventionnelles.

L'évolution de l'expression cinématographique est freinée par de multiples impératifs commerciaux, c'est pourquoi de nombreux cinéastes d'avant-garde produisent et distribuent leurs films en dehors des circuits habituels, en général dans des salles de fortune, des cinémas de poche, le plus souvent en cercles privés. Ce mouvement de cinéma marginal, déjà particulièrement important aux Etats-Unis (il y a environ 400 "underground film makers" à New-York), a gagné l'Europe depuis quelque temps, et même la Suisse. Etaient présentés quatre-vingt-dix films en compétition, presque autant hors concours (sans compter les projections parallèles de l'"antifestival" où étaient visionnés des films non-sélectionnés, ni les séances organisées dans une salle de café par Shirley Clarke, de la Coopérative des cinéastes de New-York, et qui duraient jusqu'à sept heures du matin). Un grand nombre de ces oeuvres sont faites par des réalisateurs qui sont aussi peintres, sculpteurs, musiciens ou acteurs par exemple et non professionnels de la pellicule, c'est dire que leurs recherches d'expression cinématographique coïncident souvent avec les courants actuels des arts plastiques.

Délire et gratuité

Knokke-le-Zoute a été le festival du cinéma en délire; les festivaliers, pour la plupart cinéastes eux-mêmes, ont vécu pendant une semaine sous un flot d'images mouvantes. Ils allaient jusqu'à perdre la notion des réalités existant en dehors de l'enceinte de la manifestation, riche en événements, parfois même davantage sur la scène que sur l'écran. Nombre d'oeuvres expérimentales se distinguaient par un refus des techniques traditionnelles de narration cinématographique. Ecrire un scénario avant de tourner un film est considéré généralement par les "expérimentateurs" comme un acte sacrilège privant l'artiste de sa spontanéité et de sa liberté. Donc pas de scénarios, mais un cinéma dit de poésie : déferle-

ment de plans sans logique de récit, excitant l'oeil par des contrastes violents de lumière.

Cette expression tient aussi à s'interdire tout ce qui pourrait s'apparenter à un art appelé bourgeois, elle refuse de donner une psychologie aux personnages, elle veut ignorer les préoccupations morales qui sont considérées comme des relents de religions aux tabous absurdes. Plusieurs de ces cinéastes semblent rêver d'un retour au primitivisme, à un dépouillement de l'homme de toutes les scories dont l'aurait revêtu la civilisation. Mais, paradoxalement, ils se complaisent des reflets de l'ère technicienne, enregistrant, par exemple, dans leur caméra des lumières au néon en mouvement.

Ce cinéma expérimental, qui aspire à la liberté de l'homme et de l'expression, semble se maintenir dans la confusion et dans l'anarchie, étant d'abord un "art" de destruction, si bien qu'il n'apporte pour le moment guère de voies nouvelles face au cinéma traditionnel.

Beaucoup de cinéastes new-yorkais usent et abusent des effets obtenus par de violents et rapides contrastes de lumière, imprimant des couleurs dans l'oeil, alors même que l'écran est redevenu blanc (phénomène de persistance rétinienne); le "psychédéisme" et le "freak-out" sont rois; les pistes sonores se limitent à la harpe indienne, à la musique mise à la mode par les Beatles et à la musique concrète, Pete Verdonk (Hollande) allant même, avec son NEW ELECTRIC CINEMA projeté sur écrans d'aluminium, jusqu'à amplifier douloureusement pour le spectateur le bruit émis par des aspirateurs placés sur scène.

Deux directions extrêmes et contraires se manifestent dans le style visuel du cinéma vu au Festival de Knokke : d'une part des films délicats, avec caméra à la main en mouvement agité perpétuel et surimpressions constantes, d'autre part des films très sobres, réduits même à un seul plan et un seul mouvement de caméra, comme ce fut le cas dans WAVELENGTH.

Les films : une majorité américaine

La participation des Etats-Unis au festival de Knokke-le-Zoute fut la plus forte, avec 36 films retenus par le comité de sélection sur 108 présentés. Beaucoup d'oeuvres qui s'apparentent à de purs exercices formels, dans lesquels les hasards de rencontres de mouvements, de formes et de lumières importent davantage qu'une volonté maîtrisée des réalisateurs.

C'est ce pays qui remporta la moitié des prix décernés, et surtout le Grand Prix qui a été attribué à Michael Snow pour WAVELENGTH par un jury composé de quatre cinéastes, Shirley Clarke (USA), Vera Chytilova (Tchécoslovaquie), Edgar Reitz (Allemagne fédérale) et Walérian Borowczyk (France). Le cinéaste, en ce film, renonce à l'action pour livrer le spectateur à la contemplation; pendant quarante-cinq minutes, une caméra avance presque imperceptiblement au moyen d'un travelling optique (zoom), dans une chambre vide où apparaissent de temps à autre un ou deux personnages. C'est tout. Ce film devrait permettre un rapport nouveau entre l'écran et la salle, le rôle du spectateur étant de créer dans sa pensée le déroulement de ce qui pourrait se passer dans le film, il devient donc-lui-même coréalisateur de l'oeuvre, chacun pouvant faire jouer son imagination à sa façon.

On retrouve une démarche semblable dans EISENBahn de Lutz Mommartz qui, le temps d'un court métrage de 16 minutes, filme le monotone paysage qui défile au travers de la vitre d'un train en marche. Mommartz (Allemagne) est le lauréat du deuxième prix pour un autre de ses films, à ne pas prendre trop au sérieux : SELBSTSCHUSSE dans lequel il se filme

lui-même en tenant sa caméra à bout de bras et la jetant plusieurs fois en l'air vers la fin, le spectateur alors angoissé craignant qu'elle ne tombe à terre.

Plusieurs cinéastes ont tenté de saisir l'être humain de la manière la plus directe possible en réduisant le langage cinématographique à sa plus simple expression. Nous avons vu une remarquable reconstitution de cinéma-vérité avec DAVID HOLZMAN'S DIARY de Jim McBride (Etats-Unis, déjà primé à Mannheim) où un jeune homme, partant du postulat dodardien que le cinéma c'est la vérité vingt-quatre fois par seconde, va faire un journal intime avec sa caméra qui devient un élément susceptible de modifier le déroulement de sa vie. Moins convaincant a été le PORTRAIT OF JASON de Shirley Clarke (également hors compétition) où, pendant cent cinq minutes, un noir se raconte : le personnage est intéressant en soi, mais le cinéma ne lui apporte pas une dimension nouvelle. Une tentative semblable a été réalisée par un Belge, Michel Thirionet, qui, dans une chambre blanche et close, traque de sa caméra un jeune comédien de théâtre dont il essaie de révéler l'essence, mais chez qui il ne trouve que vacuité.

Des films canulars

Tout est possible dans le domaine du cinéma expérimental, vu qu'il ne doit pas nécessairement viser un succès public. C'est pourquoi les cinéastes marginaux se donnent à coeur joie à des oeuvres d'un humour de canular. Dans THE BIG SHAVE (Prix de l'Age d'Or) de Martin Scorsese (USA), un homme se rase, imperturbable, alors qu'à chaque coup de rasoir jaillit du sang de même couleur que du sirop de framboise. Dans ce genre, l'apothéose a été atteinte par Yoko Ono qui, dans FILM NO 4, montre pendant quatre-vingt minutes en gros plan trois cent soixante-cinq postérieurs de gens célèbres dans les milieux artistiques de Londres, la piste sonore étant constituée par les impressions des personnes filmées.



CHINESE CHECKERS de Stephen Dwoskin, visages étranges.

Une grande variété de films

Plusieurs envois suédois se caractérisaient par des prises de vues réelles, en laboratoire, au noir et blanc absolu, sans les nuances grises, débouchant sur un étrange irréalisme, comme ANIMA MUNDI, d'Alf Israelsson, ou BESOKET, d'Ake Arenhill, qui a obtenu le prix décerné par la radio-télévision belge. Les trois courts métrages de Stephen Dwoskin (Angleterre) ont aussi été primés : ce cinéaste filme des femmes en plans très rapprochés et avec une pellicule gros grain, ce qui les rend mystérieuses, comme parcourues d'un étrange fluide (ALONE, CHINESE CHECKERS et SOLILOQUY).

La Suisse et la Belgique ne se sont guère distinguées au pal-marès, mais les oeuvres de ces deux pays sont un signe certain de la naissance de deux jeunes cinémas nationaux. Nous avons apprécié WEEK-END, de David McNeil (Bruxelles), oeuvre pleine de trouvailles poétiques proches de la manière du cinéaste zurichois F.-M. Murer.

C'est le cinéma d'animation qui a apporté quelques-uns des films les plus intéressants de festival. Signalons l'étonnant WHAT DO YOU THINK ? de Yoji Kuri (Japon) réalisé dans l'esprit des dessins de Siné, OPUS 3 de Pierre Hébert (Canada), film abstrait en noir et blanc, et ERLEBNISSE DER PUPPE de Franz Winzentsen (Allemagne) qui conte les aventures d'une virile fillette.

Intrusion de la politique et du désordre

Le festival s'est achevé dans une certaine confusion. De nombreux spectateurs ont manifesté pendant des films jugés indignes de présentation, montant même sur scène pour voiler l'écran et y improviser des happenings, d'immenses pots de fleurs du casino étant employés à la manière de fusils. L'avant-dernier jour, alors que le président de la Cinéma-thèque belge dirigeait officiellement un débat sur les films, il fut brusquement interrompu par J.-J. Lebel qui déclara vouloir élire une "Miss Cinéma expérimental" et fit monter sur le podium des hommes en tenue d'Adam pris comme "candidates". Profitant du désordre, de jeunes militants politiques d'extrême-gauche, la plupart étudiants d'écoles de cinéma, montèrent sur l'estrade avec des pancartes expliquant que le vrai cinéma ne pouvait être que politique, tout en marquant leur solidarité avec le Vietnam du Nord. Ils distribuèrent des tracts qui déclaraient notamment : "...Ces films qui éblouissent, qui aveuglent, tentent de déformer la conscience des intellectuels des métropoles aussi définitivement que les bombes au Vietnam le font sur tout un peuple hfoïque... Knokke est le champ expérimental pour les armes qui servent à la lutte contre la conscience des antiimpérialistes et des partisans du socialisme..."

De futurs cinéastes engagés s'adressaient à des cinéastes prônant l'anarchie libertaire de l'art pour l'art. La IVe Compétition du Cinéma expérimental de Knokke-le-Zoute s'achevait sur un désordre jamais vu dans un festival. Peut-être marque-t-elle une prise de conscience du cinéma marginal.

Marcel LEISER

Carnet critique

Alice in Johnsonland

THE BIG MOUTH (JERRY LA GRANDE GUEULE), film américain de Jerry Lewis. Scénario : Jerry Lewis et Bill Richmond, d'après une histoire de Bill Richmond. Photographie : W. Wallace Kelley et Ernest Laszlo (Easmancolor). Décors : Lyle R. Wheeler et Frank Tuttle. Montage : Russel Wiles. Musique : Harry Betts. Interprétation : Jerry Lewis (Gerald Clamson et Sid Valentine), Susan Bay (Suzie Cartwright), Harold J. Stone (Thor), Charlie Callas (rex), Buddy Lester (Studs), Del Moore (Mr Hodges), Paul Lambert, Jeannine Riley, Leonard Stone, Frank De Vol, Vern Rowe, Dave Lipp, Vinvent van Lynn, Mike Mahoney, Walter Kray, John Nolan, Eddie Ryder, Vince Barnett, William O'Connell. Production : Jerry Lewis - Columbia, 1967. Distribution : Vita-Films, Genève. Durée : 1h. 47 mn.

Jean-Luc Godard affirmait, il y a peu, que Lewis était le seul aujourd'hui, à Hollywood, à faire des films courageux. L'affirmation tire sans doute sa validité du mot "Hollywood" car on ne peut tout de même pas considérer ces films comme des actes de témérité extrême envers le système qu'ils semblent contester. Bien sûr l'"american way of life" et le mythe (hum ?) de la femme dominatrice y sont croqués avec un sens aigu du coup de crayon à appuyer, du détail à aplâner du pouce, mais nous sommes loin de la nitroglycérine ou du fulmicoton qui seraient nécessaires.

J'avoue ne pas être un amateur-né de Jerry Lewis, j'ai mis longtemps à le comprendre et à l'apprécier; il m'a fallu la vision et la révision de ses films et la venue au monde du réalisateur-Lewis pour que l'acteur-Jerry me devienne demi-frère. C'est dire que mes louanges et mes vitupérations ne sont pas encore tout à fait mûres en ce qui le concerne.

Voyons donc THE BIG MOUTH puisque c'est le dernier avatar de "The Id" à l'écran. Un pauvre pêcheur-comptable est entraîné dans le tourbillon parce qu'il est le sosie d'un gangster-homme-grenouille et qu'il est amoureux d'une hôtesse de l'air en chef. Rien de plus simple assurément. Lui est gentil, doux, paumé; les autres sont humains et cela suffit pour déclencher l'habituelle réaction en chaîne avec fission des molécules d'eau lourde coagulée dans les vermicelles qui, invariablement, le conduit dans les bras d'une fille adorable qui a su discerner le coeur gros comme ça sous la gaucherie apparente... Nouveauté ceendant ici; le conteur qui apparaît de temps à autre pour situer les personnages et les faits. Oserais-je parler de Brecht ? (Je dis "oserais-je" à cause de la fin.) Et pourtant...

Au fur et à mesure que son oeuvre avance, Lewis est de moins en moins un pitre anormal, de plus en plus un simple inadapté. Il a commencé au niveau zéro du comique, l'idiot prépubère qui ne sait rien faire